

— Soit, monsieur !

— Et moi avec vous, monsieur de Chevreuse, dit alors le comte du Luc, après avoir échangé des sourires et des poignées de main avec les trois gentilshommes huguenots.

— Monsieur le comte du Luc, je vous remercie, répondit le comte de Chevreuse avec un profond salut.

Le baron de Bassompierre noua la partie avec M. de Croissy.

Le comte de Langeac avec M. de Lérans, le marquis de La Fare avec M. de Saint-Romme.

— Et maintenant, messieurs, dit vivement le chevalier de Guise, pourpoints bas, s'il vous plaît !

— Un instant, dit Bassompierre, qui était le plus âgé de la troupe ; un instant, s'il vous plaît. Battons-nous, je le veux bien ; mais prenons nos aises. Me permettez-vous, messieurs, de régler cette affaire ?

— Faites, faites, monsieur de Bassompierre, répondirent à la fois tous les gentilshommes.

Bassompierre jeta un regard autour de lui et aperçut l'hôtelier qui, à quelques pas en arrière, examinait ce qui se passait d'un air fort peu rassuré.

— Viens ici, drôle ! lui cria-t-il.

— A vos ordres, monseigneur, répondit le cabaretier en tournant son bonnet entre ses mains.

— Ces messieurs et moi nous retenons cette table, tâche que la chère soit bonne et les vins exquis, si tu tiens à tes oreilles.

— Oh ! monseigneur peut être tranquille, il sera satisfait.

— Cela te regarde. Mais avant de nous asseoir côte à côte, nous avons certaine affaire à régler. N'aurais-tu pas quelque endroit commode ?

— Monseigneur... répondit-il avec hésitation

— Prends cette bourse, maraud, et réponds nettement, ou sinon...

Le cabaretier attrapa à la volée la lourde bourse que lui jetait Bassompierre et l'engouffra avec une grimace joyeuse dans une poche de son haut-de-chausses.

— Je crois avoir ce que vous désirez, monseigneur, dit-il, et si vous daignez me suivre ainsi que vos nobles compagnons.

— Marche devant, drôle, et si je suis satisfait, le dîner sera compté à part.

Le cabaretier salua jusqu'à terre.

— J'ai, à deux pas d'ici, dit-il, une espèce de hangar sous lequel je serre mon bois pour l'hiver. Ce hangar est vide en ce moment ; je crois qu'il vous conviendra, monseigneur.

— Va pour le hangar, dirent en riant les gentilshommes.

— Seulement, fais vite, nous sommes pressés, ajouta monsieur de Thémines.

— Le temps d'allumer des torches, monseigneur, et d'avertir mes valets.

Un gentilhomme quitta alors le siège sur lequel il était assis, s'approcha, le feutre à la main, du groupe des Raffinés, et, après les avoir courtoisement salués :

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, mais je crois avoir entendu ce marouffe parler de valets. Nous sommes ici quelques gentilshommes de bon Dieu qui considérerons comme un honneur de vous éclairer pendant cette rencontre.

— Monsieur, tout l'honneur sera pour nous, répondit Bassompierre. Nous acceptons avec joie, mes amis et moi, votre gracieuse proposition. Quel est votre nom, s'il vous plaît, mon cavalier ?

— Le comte d'Orval, pour vous servir, monsieur.

— Eh bien, monsieur le comte d'Orval, nous nous félicitons, moi surtout, en particulier, de faire la connaissance d'un gentilhomme aussi accompli que vous l'êtes. Mieux vaut, en effet, ne pas mêler les valets à cette affaire.

Pendant l'échange de ces quelques paroles, l'hôtelier avait distribué des torches aux quinze ou vingt personnes qui se trouvaient alors dans la salle et qui les avaient acceptées avec un empressement joyeux.

— Veuillez me suivre, messieurs, dit l'hôtelier.

Les torches furent allumées, et tous les assistants suivirent le cabaretier.

Ainsi que celui-ci l'avait dit, la distance n'était pas grande. Il fit le tour de sa maison, ouvrit la porte d'un jardin particulier sous les nombreuses tonnelles duquel sans doute se réuniraient, l'été, les buveurs, traversa ce jardin et introduisit les trente ou quarante personnes qui le suivaient dans un vaste hangar, complètement vide en effet et dont le sol, en terre battue, était uni comme l'aire d'une grange.

— Êtes-vous satisfaits, messeigneurs ? dit-il.

— Parfaitement, répondit Bassompierre. L'endroit est des mieux choisis ; maintenant, drôle, retourne à tes fourneaux. Si nous avons besoin de toi, nous t'appellerons.

— Le cabaretier salua respectueusement et s'empressa de sortir.

Les gentilshommes porte-torches s'étaient placés à droite et à gauche, le long des murs du hangar, de façon à laisser toute liberté aux combattants.

Ceux-ci se séparèrent aussitôt en deux troupes, et, en moins de deux minutes, ils se trouvèrent face à face, nus jusqu'à la ceinture, l'épée d'une main, et chacun campé dans sa garde favorite.

Il y eut un instant de silence suprême.

— Messieurs, dit Bassompierre, nous allons avoir l'honneur de vous charger.

— Nous vous attendons, messieurs, répondit aussitôt le comte de Thémines.

Bassompierre leva son épée.

— Guise, du Luc, La Fare, de Langeac, Bassompierre... en avant ! cria-t-il.

— En avant ! répétèrent les quatre gentilshommes.

Les dix hommes se ruèrent alors, l'épée haute, les uns contre les autres.

Pendant quelques instants, il fut impossible aux spectateurs de distinguer ce qui se passait.

On n'entendait d'autre bruit que celui de la respiration haletante des combattants et le froissement sinistre du fer contre le fer ; puis les groupes se disjoignirent et s'écartèrent à droite et à gauche.

A la première passe M de Croissy avait été tué raide par Bassompierre.

Le comte de Langeac avait reçu de M. de Lérans un coup d'épée à travers le bras.

Les autres continuaient à ferrâiller.

— A moi ! monsieur de Lérans, cria Bassompierre.

Le comte du Luc, pour qui ce duel était un véritable plaisir et qui n'en voulait pas autrement au comte de Chevreuse, reconnaissant la grande supériorité qu'il avait sur lui, se contenta de lui nouer l'épée et de la lui faire sauter en l'air, puis il attendit.